

Le domestique s'éloigna, plus stupéfait qu'irrité de l'accueil qu'il avait reçu.

Dès que ce singulier ambassadeur eut quitté la place, Mme Dorval, accablée de honte et épuisée par la sortie violente qu'elle venait de faire, se laissa tomber sans force sur une chaise, en proie à une prostration complète.

La malheureuse veuve, fatiguée par les privations, par les nuits sans sommeil qu'elle avait passées au chevet de sa fille, n'était plus en état de lutter contre des émotions semblables.

Elle fut tirée de cette espèce de léthargie par les sanglots de Lucie.

Pâle et défaite, en dépit de la fièvre qui la dévorait, la jeune femme, témoin des angoisses de sa mère, se reprochait amèrement sa faute, et s'effrayait des conséquences qu'elle avait entraînées.

Mme Dorval sentit que, pour hâter le rétablissement de sa fille, elle ne devait pas la laisser sous le coup de l'humiliation qu'elle venait d'éprouver.

— Qu'as-tu, mon enfant ? demanda-t-elle avec sollicitude en se plaçant auprès de Lucie. Ne pleure pas, chère âme, calme-toi. Tu sais bien que ce n'est pas toi que j'accuse ; tu viens de m'entendre reprocher à ces misérables leur infamie, mais est-il sorti de ma bouche un seul mot qui s'élevât contre toi ? Si je t'avais jugée coupable, crois-tu que je t'aurais ouvert les bras le jour où, repentante et désabusée, tu es revenue près de moi demander au travail le pain dont nous avons vécu jusqu'alors ? Tout cela est oublié, ne pleure plus. Souviens-toi que tu as un devoir sacré à remplir : celui d'élever ton fils. Qui sait ?... Dieu se lassera peut-être de nous frapper. Je ne lui demande plus le bonheur. Hélas ! il y a dix ans que le bonheur a fui loin de nous ! mais il nous donnera peut-être le repos et la tranquillité.

A ces mots, elle embrassa sa fille, essuyant elle-même avec ses baisers les larmes brûlantes qui s'échappaient des yeux rougis de la malade.

Elle réussit à la calmer. Déjà, depuis deux jours, un mieux sensible s'était opéré dans l'état de la jeune femme.

Ce n'était pas l'organisme qui était atteint, c'était le moral. Grâce aux soins du médecin, au bien-être relatif que l'intervention d'Adrien avait apporté dans cet intérieur désolé, Lucie était en voie de guérison, son enfant était sauvé.

La veuve demeurait pensive. Cette démarche de Firmin l'intriguait fort.

Jusqu'à ce jour, en effet, le comte n'avait pas fait, auprès de Lucie, la moindre tentative, soit pour qu'elle revint auprès de lui, soit pour l'arracher à la misère. Pourquoi donc s'y était-il subitement décidé ?

Mme Dorval se souvint alors de ce que lui avait dit Adrien. Plus de doute ! l'artiste était allé chasser chez M. d'Olligny, il y avait raconté la détresse navrante qu'il avait secourue, et, par amour-propre, probablement, le comte, craignant qu'on ne lui reprochât plus tard son avarice ou son insensibilité, avait jeté cette amorce à sa victime.

Mais, alors, pourquoi cette condition étrange ? Pourquoi vouloir faire quitter sur l'heure aux malheureuses le logement qu'elles habitaient ? Avait-il peur qu'on ne découvrit la vérité ? Dans ce cas, il avait donc intérêt à ce que le secret demeurât caché. Sans cela, serait-il sorti si inopinément de son silence ?

Cette pensée soulagea momentanément le cœur de la veuve. A l'idée qu'elle pourrait se venger de ce que le comte lui avait fait souffrir, si indirectement même que cela fût, elle respira plus librement.

Assurément, Adrien ne soupçonnait guère les premiers résultats que son indiscrétion volontaire avait provoqués.

Les impressions vives et nouvelles que cette première journée de chasse lui avait procurées l'avaient distrait pour le moment de toute autre préoccupation.

Ce ne fut que le soir, quand cette ivresse se fut dissipée, que ses souvenirs chéris le ramenèrent à la réalité.

Il se demandait comment sa lettre avait été accueillie par la baronne.

Il leva les yeux sur la pendule ; les aiguilles marquaient neuf heures et demie, c'est-à-dire l'heure précise à laquelle il se serait présenté chez Mme de Vorcelles s'il avait répondu à l'invitation qu'il avait reçue.

Que devait-on penser de lui ? Il tremblait maintenant qu'on ne le taxât d'impertinence. Il cherchait à se persuader que la raison alléguée par lui était plausible et que la baronne ne saurait lui en vouloir de son abstention.

Il ne connaissait guère les femmes.

Mme de Vorcelles et sa fille étaient furieuses. Cette fatalité qui s'acharnait à éloigner d'elles leur sauveur, au moment où elles croyaient le tenir, excitait leur dépit et froissait leur amour-propre.

Elles ne voulaient pas rester en arrière de ce jeune homme dont l'indifférence blessante semblait les fuir. Elle lui avaient de la reconnaissance et s'irritaient de ne pouvoir pas la lui témoigner.

Dans le principe, elles n'auraient jamais songé à la traduire en espèce ; aujourd'hui l'idée leur en vint presque en même temps.

— Après tout, dit Mme de Vorcelles, nous sommes bien bonnes de nous donner tant de peine à poursuivre de nos avances un monsieur qui ne paraît pas s'en soucier. Nous avons un moyen bien simple de nous acquitter vers lui...

— Certainement, approuva Hélène piquée au vif.

— Il est peintre... avança la mère.

— Il vit de son travail... ajouta la fille.

— Et en lui commandant ou achetant un tableau quelconque...

— Que nous lui payerons plus cher qu'il ne vaudra...

— Nous serons quittes, fit nettement la baronne.

— C'est cela, dit Hélène.

Ici elles firent une pause. Ni l'un ni l'autre ne paraissaient satisfaites du parti qu'elles venaient de prendre.

— Pourtant, hasarda la jeune fille, nous n'avons pas le droit d'être grossières envers lui. Il ne nous a rien demandé, en somme...

— C'est vrai, appuya la baronne ; en outre, nous ne pouvons pas nous y tromper, c'est un garçon bien élevé, de bonnes manières...

— Qui a de belles relations, insista Hélène. Il faudrait donc recourir à un prétexte discret et honorable pour lui faire accepter...

— J'ai trouvé ! s'écria Mme de Vorcelles.

— Moi aussi, dit la jeune fille.

— Voyons ton moyen ? demanda la mère.

— Puisqu'il est peintre, proposa Hélène, il doit faire des portraits.

— C'est probable.

— Eh bien ! il fera le tien.

— Ou le tien.

— Non, le tien, dit la jeune fille ; tu es bien plus belle.

— Du tout, se défendit la baronne ; tu es plus jeune, plus fraîche, plus jolie que moi ; c'est le tien qu'il fera.

— Comme tu voudras, accorda Hélène qui rougit légèrement ; mais si tu m'écoutais...

— Aussi, je ne t'écoute pas. Donc, c'est convenu : M. Adrien fera ton portrait ; mais quand reviendra-t-il ?

— Il ne l'annonce pas dans sa lettre ?

— Non ; il faudrait l'envoyer demander par Jérôme.

— Le plus simple serait d'y aller nous-mêmes, fit Hélène. Ces domestiques font si mal les commissions !

— Tu as raison, dit Mme de Vorcelles.

— C'est à l'autre extrémité de Paris ; cela nous promènera.

— Et nous n'avons jamais vu d'atelier, ajouta curieusement la jeune fille.

Les courageuses femmes, à qui le dépit avait dicté cette résolution héroïque, se dirigèrent donc le lendemain vers la rue Notre-Dame-des-Champs, sans se rendre compte que leur visite était une nouvelle avance, ce à quoi elles prétendaient avoir définitivement renoncé.